LA LITTÉRATURE JUDÉO-MAGHRÉBINE D'EXPRESSION FRANÇAISE

GUY DUGAS

Université Montpellier III-CIEF Paris IV

INTRODUCTION

L'engouement dont bénéficie la littérature maghrébine d'auteurs arabomusulmans tend à laisser dans l'ombre deux autres productions inspirées au même titre par l'Afrique du Nord : la littérature occidentale d'inspiration maghrébine et la littérature judéo-maghrébine d'expression française. Mais, si l'une fait, bon an mal an, l'objet de quelques recherches d'envergure¹, l'autre est longtemps restée sous-estimée, au mieux associée dans l'esprit des chercheurs à la précédente, au pire carrément négligée, passée sous silence.

Plus que d'un oubli ou d'un dédain quelconques, ce désintérêt semble provenir d'une difficulté à isoler et à limiter ce corpus : d'une part, le seul critère de classement communément retenu par les bibliographes des littératures maghrébines est ethnique et largement hérité du concept, fort approximatif, de littérature nationale² – non d'ailleurs sans quelques exceptions et tiraillements³ traduisant bien, ici ou là, leur embarras.

¹ Citons parmi les plus récentes, et en dehors des thèses et autres travaux universitaires, l'étude de Lucienne Martini *Racines de papiers*, sur la littérature pied-noir, Paris, Edisud, 1997 et deux synthèses, *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, ss la dir. de Jean-Robert Henry et Lucienne Martini, Paris, Edisud, 1999, et *Regards sur les littératures coloniales*, 3 vol, ss la dir. de Jean François Durand et Jean Severy, Paris, L'Harmattan, 1999 et 2000.

² « La littérature maghrébine de langue française, qui recoupe les trois pays arabes, anciennement colonies (c'est le cas de l'Algérie) ou protectorats (cas de la Tunisie et du Maroc) français, est constituée de l'ensemble des œuvres écrites en français par des auteurs dont la langue maternelle est soit l'arabe, soit le berbère. », cf. Pierre Rivas, in « Elos », Porto Alegre, 1987. Voir aussi le compte-rendu de notre thèse par Jean Déjeux, dans « Hommes et Migrations », Paris, et notre tentative de mise au point, *Et si la littérature maghrébine n'existait pas ?*, dans « Expression maghrébines », n° 1-2002.

³ Parmi les exceptions, citons Albert Memmi, Amran El Maleh ou Claude Bénédy, retenus par Jean Déjeux comme écrivains maghrébines (mais pas Vitalis Danon, Sadia Lévy ou Bouganim Ami...). Dans un autre domaine, on cite aussi régulièrement le cas d'écrivains comme Albert Camus, Jean Sénac, Emmanuel Roblès, etc...

Sans s'arrêter ici aux problèmes épistémologiques et méthodologiques que peut poser ce type de définition, on constatera simplement qu'il ne peut vouer à la dispersion et à l'écartèlement la littérature maghrébine d'auteurs juifs. A l'aune de la nationalité, en effet, les Juifs algériens, naturalisés français par le fameux décret Crémieux de 1870, devraient être comptabilisés comme Français (littérature des pieds-noirs, donc). Quant aux Marocains et aux Tunisiens, ils ne sauraient être considérés autrement que comme des Maghrébins – sauf cas individuels de naturalisation, beaucoup plus courants en Tunisie qu'au Maroc !

Délaissant le critère toujours prééminent de la nationalité, nous reprendrons comme définition celle qui sert de base à notre thèse :

« Est écrivain judéo-maghrébin tout écrivain juif né au Maghreb, ou d'ascendance maghrébine, dont l'œuvre est travaillée/fait référence, de façon plus ou moins explicite, par/à une condition, double ou mêlée, de juif et d'arabe. »⁴

Cette nouvelle synthèse sur la production judéo-maghrébine en langue française s'inscrira donc dans un ensemble de travaux que nous menons depuis vingt ans afin de donner à cette littérature ses lettres de noblesse. Elle complète notamment diverses études synthétiques⁵ ou monographiques⁶ et actualise notre *Bibliographie critique de la littérature judéo-maghrébine d'expression française*⁷. Toutes proportions gardées, c'est de la tentative de Michel Ragon mettant à jour, en une trentaine d'années et une somme de travaux divers (manifestes, anthologies, manuel d'histoire,..), une littérature prolétarienne spécifique et originale, que nous voudrions nous inspirer.

⁴ "Prolégomènes à une étude de la littérature judéo-maghrébine d'expression française", in *Le Maghreb dans l'imaginaire français*, Paris, Edisud, 1984, définition reprise dans *Entre Djéha et Cagayous, la littérature judéo-maghrébine d'expression française*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 19.

⁵ Cf. *ibid.*, *Prolégomènes...*, *Littérature judéo-maghrébine d'expression française, une introduction*, CELFAN édition monographs, Philadelphie, 1988, et *Entre Djéha et Cagayous*, *op. cit.*, ainsi que de nombreux articles et contributions à des colloques.

⁶ Sur des écrivains majeurs de ce corpus : *Albert Memmi, écrivain de la déchirure*, Québec, Naaman, 1984,, *Albert Memmi, du malheur d'être juif au bonheur sépharade*, Paris, éd. du Nadir, 2001, ou *Sadia Lévy, un symboliste juif*, in « Tribune juive », n° 1277-14 avril 1994.

⁷ Voir in fine notre *Inventaire 1991-2000*.

APPROCHE DIACHRONIQUE

Considérations sur un inventaire

Dans l'état actuel de notre recherche, notre inventaire actualisé des œuvres littéraires judéo-maghrébines (roman, récit, nouvelles, recueils poétiques et pièces de théâtre) porte sur écrivains et titres, publiés entre 1896 et 2001, auteurs tunisiens qui ont composé des œuvres ; œuvres qui sont dues à Algériens, et à des Marocains.

Malgré la somme des ouvrages publiés durant la dernière décennie, la répartition par genres, n'est guère différente de celle que nous avons donnée dans notre *Bibliographie critique* : romans et nouvelles forment plus de 60% de la production, démontrant d'une autre manière – si besoin était – combien cette littérature signale, jusque dans ses formes et genres, le triomphe de l'Occident. Parmi ceux-ci, toutefois, une proportion non négligeable de formes brèves, relevant d'une tradition profondément ancrée dans les littératures du Maghreb⁸. Viennent ensuite les recueils poétiques et les récits autobiographiques ou de témoignage, et les pièces de théâtre ne représentent que du corpus.

Naissance et développement

Bien que cela forme la matière de certains des romans qui nous intéressent, ce n'est pas le lieu de revenir ici sur les circonstances historiques de l'implantation des juifs au Maghreb et sur le devenir de cette communauté en terre d'Islam. Bon nombre d'essais en rendent compte⁹. Nous nous contenterons donc dans cette première partie de dater la naissance

⁸ Pour preuve les historiettes de Djeha (Ch'ha selon la pronciation judéo-maghrébine) héros de la tradition orale maghrébine, et même méditerranéenne, que l'on retrouve chez André Nahum, Albert Bensoussan ou Max Guedj. Voir à ce sujet Albert Bensoussan, *Djeha de parole juive*, dans « Le Cheval de Troie », Bordeaux, n° 4, sept. 1991, repris dans André Nahum, *Humour et sagesse judéo-arabes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, pp. 269-272

⁹ Notamment André Chouraqui, *La saga des Juifs d'Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1972 et la très complète *Histoire des Juifs en Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1985, Henri Chemouilli, *Une diaspora méconnue : les Juifs d'Algérie*, Paris, s.éd., 1969, Richard Ayoun et Bernard Cohen, *Les Juifs d'Algérie, deux mille ans d'histoire*, Paris, Lattès, 1982, Claude Sitbon et Robert Attal, *Regards sur les Juifs de Tunisie*, Paris, Albin Michel, 1979, Victor Malka, *la Mémoire brisée des Juifs du Maroc*, Paris, Entente, 1979. L'ouvrage plus récent de Aïssa Chenouf, *Les Juifs d'Algérie... 2000 ans d'existence*, Alger, El Maarifa, 1999, est à consulter avec prudence, comme un preuve de l'ambivalence du sentiment des maghrébins à l'égard de leur minorité juive.

de cette littérature et de marquer les conditions de son développement sur plus d'un siècle.

Dans les trois pays du Maghreb, la littérature juive d'expression française est née, assez significativement, quelques décennies seulement après l'occupation française ou, du moins, après la mise en place d'une politique de francisation des communautés juives, fortes, à cette époque, de plusieurs centaines de milliers d'individus. En ce sens, cette littérature francophone peut être considérée, plus encore que celle d'auteurs arabo-musulmans, comme l'un des effets les plus évidents de l'acculturation coloniale, qu'anticipe dans ce cas l'action de l'Alliance israélite universelle (AIU) au Maroc et en Tunisie¹⁰.

Le premier ouvrage recensé date de 1896 (le décret Crémieux, qui naturalisa collectivement les juifs d'Algérie, est de 1870) ; les premiers ouvrages marocains et tunisiens de 1919 et 1925. Et il n'est pas sans intérêt de noter que les trois premières œuvres d'auteur judéo-maghrébins, *Rabbin* (1896), *XI journées en force* (1902) et *El* (écrit en 1903 mais resté inédit) sont nées d'une collaboration entre un Juif oranais, Sadia Lévy (1875-1951), et l'écrivain français Robert Randau (1873-1950), qui deviendra quelques années plus tard le principal théoricien de l'Algérianisme, principal mouvement de la littérature coloniale en Afrique du Nord¹¹.

Ce développement, sous le signe de l'occidentalisation des judaïcités et de leur adoption enthousiaste des valeurs et de la langue françaises, n'est donc en rien comparable à celui de la littérature d'auteurs arabo-musulmans :

« La promotion sociale, pour nous, qui habitions à deux cents mètres de là hara [...], c'était d'abord une affaire d'aspect extérieur, propreté, décence, parler sans crier... et surtout la langue. Alors que les générations précédentes avaient pour langue principale le judéo-arabe, très proche de l'arabe tunisien, la nôtre a franchi le Rubicon et adopté complètement le français. »¹².

¹⁰ Sur cette acculturation, voir Danielle Lévy-Mongelli, *Un cas particulier d'aliénation culturelle : les juifs d'Afrique du Nord dans l'aventure coloniale française*, in *Juifs du Maroc*, actes du Colloque *Identité et Dialogue*, Grenoble, La Pensée sauvage, 1980. Sur l'action de l'A.I.U., Elias Harrus, *L'Alliance en action*, Paris, éd. du Nadir, coll. Répères, 2001.

¹¹ Sur Sadia Lévy, voir notre article cité, *Sadia Lévy, un symboliste juif*. Sur Robert Randau, les *Actes* de la journée qui lui a été consacrée par l'association « Mémoires méditerranéennes » d'Aix-en-Provence, à paraître chez Edisud. Voir en particulier notre contribution sur l'amitié entre Sadia Lévy et Robert Randau.

¹² Gilbert Naccache, *Cristal*, Tunis, Salammbô, 1982, p. 15.

Engouement favorisé par le hiatus existant entre les dialectes quotidiennement utilisés par les Juifs maghrébins, judéo-arabe ou judéo-espagnol, qui restent très pauvres même s'ils ont pu générer ici ou là un embryon de littérature, les langues dominantes – arabes et français – nécessaires à la socialisation, et l'hébreu essentiellement utilisé par les lettrés et les hommes de religion. Dans un tel contexte d'acculturation des minorités, le divorce entre langues savantes et dialectes vernaculaires joue forcément en faveur de l'adoption de la langue même par laquelle passe cette acculturation. Si bien que dès l'entre-deux-guerres les juifs maghrébins acculturés auront perdu l'usage de leur langue maternelle, qui devient progressivement instrument de folklore et même parfois de raillerie¹³, au profit de celle du colonisateur.

C'est donc avec plus d'une génération d'avance sur leurs homologues arabes que les premiers écrivains judéo-maghrébins commencent à s'exprimer. L'exemple des femmes est encore plus probant, tant en datation qu'en quantité : dès l'entre-deux-guerres, des femmes juives se font un nom dans la littérature maghrébine – alors qu'il faudra attendre l'après-guerre pour voir l'équivalent en milieu arabo-berbère, avec Djamilia Dèbèche et Taos Amrouche.

En proportion, on doit aux femmes plus de des œuvres judéo-maghrébines, ce qui représente un pourcentage très exceptionnel, quand on sait qu'on n'en compte guère plus de 16% dans la production maghrébine d'auteurs arabo-musulmans¹⁴. Figurent dans notre corpus pour en attester un prodige comme Daisy Sebag, la Minou Drouet tunisienne, publiant un roman et prononçant des conférences à moins de 17 ans¹⁵, le précieux témoignage d'Annie Goldmann sur trois générations de femmes judéo-tunisiennes pionnières en différents domaines (journalisme, magistrature, enseignement...)¹⁶, ou encore l'affaire Elissa Rhaïs, sur laquelle nous reviendrons plus longuement.

¹³ Id. p. 160. ce conflit inter-linguistique forme précisément la matière d'un récit de Ryvel, *La Tombe d'Eliezzer*, dans lequel un émissaire sioniste scandalise la population du ghetto, dans les premières années du XXème siècle, en s'adressant à elle en français, non en judéo-arabe, ni en hébreu.

¹⁴ D'après les bibliographies de Jean Déjeux, malheureusement interrompues en 1990 (Jean Déjeux est décédé en 1993). Voir *Maghreb. Littératures de langue française*, Paris, Arcantère, 1993.

¹⁵ *Loin de la terre rouge*, Paris, Figuière, 1929.

¹⁶ *Les Filles de Mardochée*, Paris, Denoël-Gonthier, 1979.

J'avais établi dans de précédentes études une périodisation de cette production sur laquelle je ne souhaite pas ici revenir en détail¹⁷. Je me contenterai d'analyser plus avant deux périodes, celles de la guerre d'Algérie et la plus contemporaine (disons la période 1985-2000), sur lesquelles j'ai assez peu écrit :

1956-1963, une production ralentie

Il est notable de constater que la production littéraire judéo-maghrébine, fort active jusque-là, s'est considérablement ralentie au moment des conflits de décolonisation. Comme si la communauté restait dans l'expectative quant à son avenir. La guerre d'Algérie, par exemple, qui donna lieu en son temps à tant de fictions d'un côté et de l'autre, est très pauvre en romans d'auteurs judéo-algériens parus entre 1954 et 1965. Nous n'en avons personnellement compté qu'un seul, et de structure fort intéressante, *Les Bagnoulis* (1965), premier roman d'Albert Bensoussan – que nous avons analysé en profondeur, puis réédité dans une anthologie des romans de la guerre¹⁸.

Il est, somme toute, aisé de comprendre les raisons d'une telle pénurie. Les judaïcités maghrébines sont à ce moment-là de leur histoire très partagées : victimes de leur acculturation occidentales, elles se sont parfois montrées sensibles aux sirènes des émissaires de Sion ; enfin, elles demeurent bien évidemment viscéralement attachées à leur terre d'origine, bien que la majorité arabo-berbère qui prendra bientôt le pouvoir ne se montre guère empressée de les associer à sa lutte. On reconnaît dans cette triple postulation le dilemme de Mordekhaï Alexandre Benillouche, héros du premier roman d'Albert Memmi, qui fit du reste scandale parmi la communauté juive de Tunisie au moment de sa publication¹⁹.

Dans les années qui suivirent les indépendances, avec le recul temporel et le sentiment de nostalgie né de l'exil, la production se remettra à croître régulièrement, sur un rythme sans précédent, pour atteindre une douzaine d'ouvrages par an à partir de 1983-85.

¹⁷ Voir *Prolégomènes à une étude critique...*, in *Le Maghreb dans l'imaginaire français et Littérature judéo-maghrébine d'expression française, une introduction. op.cit.*

¹⁸ Voir nos études *Les Bagnoulis, ou la guerre d'Algérie comme métaphore obsédante*, « Archives juives », n° 199, et *Mohammed Dib et Albert Bensoussan, deux visions apocalyptiques de la guerre d'Algérie*, à paraître dans « Etudes françaises », Université de Sherbrooke, Québec. En ce qui concerne la réédition : *Algérie. Les romans de la guerre*, choisis et présentés par Guy Dugas, Paris, Omnibus, 2002.

¹⁹ Albert Memmi *La Statue de sel*, Paris, Buchet Chastel, 1953.

C'est dire que la période contemporaine qui avait échappée à nos analyses – lesquelles s'interrompent autour des années 1982-83 – est fort intéressante et mérite que l'on s'y arrête. Si elle voit se poursuivre des œuvres majeures de la littérature judéo-maghrébine comme celles d'Albert Bensoussan (une vingtaine d'ouvrages depuis 1965) ou d'Albert Memmi, qui publie en 1989 son cinquième roman²⁰, elle voit aussi se confirmer certaines œuvres naissantes au moment de notre thèse, comme celle de Chochana Boukhobza ou Colette Fellous (Tunisie), Bouganim Ami ou Amran El Maleh (Maroc). Et surtout elle infirme pour l'instant, de manière paradoxale, le diagnostic établi dans ma thèse :

«La littérature maghrébine mourra d'un défaut de langue, l'arabe venant de plus en plus se substituer au français. Tel ne sera pas le cas de la littérature judéo-maghrébine, qui mourra sans nul doute différemment, d'un transport de mémoire »²¹.

Or c'est très curieusement le contraire qui se produit dans ces deux dernières décennies. A savoir que des écrivains jusqu'alors très discrets sur leurs origines judéo-algériennes, comme Hélène Cixous ou Jacques Derrida, ou des artistes comme Enrico Macias, bien connu par ailleurs mais dans un registre différent, effectuent sur leur enfance un retour remarqué²².

La deuxième génération

On sait que cette expression est généralement utilisée en ce qui concerne la littérature maghrébine d'auteurs arabo-berbères, afin de désigner les écrivains de l'immigration maghrébine en France dont l'écriture et l'inspiration sont forcément différents de ceux des générations précédentes. Or, il existe au sein de la littérature judéo-maghrébine une production assez semblable.

Ainsi le propos de romans comme *Le mal d'amour* d'Elizabeth El Daraï ou *Le Voyage de Mémé* de Gil Ben Aych n'est plus dans l'évocation nostalgique d'un ailleurs et d'un autrefois évanouis, mais plutôt dans la peinture d'un présent vécu de manière exilique (l'inadaptation d'une

²⁰ *Le Pharaon*, Paris, Julliard, 1989, rééd. 2001.

²¹ *Entre Djéha et Cagayous...*, op. cit. p. 70

²² Voir *Les Rêveries de la femme sauvage* d'Hélène Cixous, Galilée, 2000, et de Jacques Derrida. Simultanément, le chanteur Enrico Macias, qui s'était fait connaître à travers un répertoire pied noir, revient à la musique arabo-andalouse de son maître Cheikh Raymond.

personne âgée à la vie parisienne) ou tout simplement problématique (la révolte d'une adolescente contre une éducation trop marquée d'habitudes prises en milieu traditionnel). Il en va de même de l'œuvre d'un Gilles Zenou (voir infra) ou de celle de Victor Bami.

QUELQUES AUTEURS, QUELQUES THÈMES ET DIVERSES ŒUVRES

La littérature judéo-maghrébine est, aussi peu que celle d'auteurs arabomusulmans, réductible à une sensibilité unique, à un courant régulier et constant. Il serait donc prétentieux de prétendre en présenter toutes les potentialités, toutes les personnalités. D'autant que cela a déjà été fait dans de précédents travaux pour Elissa Rhaïss²³, pour Albert Memmi²⁴ ou pour "l'école de Tunis"²⁵ en ce qui concerne les auteurs, ou encore la Kahéna²⁶ ou la quête identitaire en ce qui concerne quelques thèmes majeurs.

Nous nous contenterons donc ici de compléter – et à l'occasion de corriger – par quelques notes sur certains aspects, auteurs, ou périodes qui mériteraient à nos yeux l'intérêt de quelque chercheur.

1. Sadia Lévy (1875-1951), poète symboliste et pionnier du roman judéo-maghrébin

A l'origine de la littérature juive au Maghreb il y a Sadia Lévy, comme Robert Randau se trouve à l'origine de l'Algérianisme et donc de la vie littéraire française en Algérie. Et l'un et l'autre furent très tôt amis, et collaborateurs.

²³ Voir, pour ce qui nous concerne, *Littérature judéo-maghrébine d'expression française*, op.cit. pp. 14-20 et *Elissa Rhaïss, ou le harem comme emblème*, in « Sindbad » (Maroc), n° . Et par ailleurs Jean Déjeux, *Femmes d'Algérie* (Paris, La Boîte à documents), ainsi que l'excellent mémoire de maîtrise de Joseph Boumendil, Paris, INALCO, 2000.

²⁴ Voir notre thèse, déjà citée, notamment les pp. 183-203, relatives au *Désert*, et plus encore nos deux essais *Albert Memmi, écrivain de la déchirure* (Sherbrooke, Naaman, 1984) et *Albert Memmi, du malheur d'être juif au bonheur sépharade* (Paris, éd. du Nadir, 2001).

²⁵ *Littérature judéo-maghrébine... op.cit.*, pp. 20-27 et « Cahier d'Etudes maghrébines » (université de Cologne), n° - 199.

²⁶ Nous avons suggéré tout l'intérêt de ce personnage mythique, récurrent dans les trois littératures du Maghreb, dans la version universitaire de notre thèse d'Etat, *La littérature judéo-maghrébine d'expression française. Etude comparative*, 3 vol., Université Paul Valéry-Montpellier III, 1990. Et Nouredine Sabri lui a consacré une très riche thèse, *La Kahéna dans les littératures maghrébines francophones*, Université de Montpellier III, 1996.

Né à Oran, le 6 septembre 1875, d'une famille de la bourgeoisie commerçante originaire, pour partie au moins, du Maroc, Sadia Lévy entreprend de composer de la poésie dès ses 18 ans. C'est à Paris, où il poursuit après le baccalauréat des études de sciences politiques, qu'il rencontre Robert Arnaud (1873-1950), qui signera sous l'anagramme de Robert Randau, son aîné de deux ans, déjà auteur d'une ou deux plaquettes de poésie à tonalité décadente. Leur première oeuvre en collaboration est un énorme roman, *Rabbin* (1896), de facture encore grossière qui dépeint, selon Randau lui-même « les angoisses et les conflits de conscience d'un Juif marocain arraché à son milieu ethnique encore à demi sauvage et conduit dans un milieu civilisé d'Algérie dont l'activité trépidante le surprend ».

Suivent *XI journées en force* (1902), avec une éclairante préface de René Ghil. Dans cette chronique, bien fin-de-siècle, d'une « jeunesse tempétueuse à Paris [...] dans le méphitisme d'un logis chargé de bric-à-brac, la poursuite sans trêve de l'originalité, la recherche effrénée du mot plus que pictural, des rythmes inédits, la curiosité des sensations inédites » apparaît pour la première fois le personnage de Kéhath le névrosé, sous les traits duquel Sadia Lévy prendra l'habitude de se présenter. Rendant longuement compte de cet ouvrage dans *La Grande France* (avril 1903), Le jeune Apollinaire salue en Sadia Lévy « un des plus purs et savants rois mages du tableau de Gustave Moreau, si juvéniles qu'on les prendrait pour des princesses.»

Après une nouvelle tentative romanesque qui tournera court – *El*, le troisième roman en collaboration avec Randau restera inédit, bien qu'achevé – les années qui suivent témoignent d'une intense activité et de chroniqueur de revues et de poète symboliste²⁷. Le salon que les Lévy tiennent, rue Margueron, dans la première décennie du siècle voit alors défiler le Tout-Paris des Lettres et des Arts : les Périn, René Ghil, Louis de Gonzague-Frick, Apollinaire et Marie Laurencin²⁸, Max Jacob,... Parmi les symbolistes, Sadia Lévy se rapproche de Jean Royère et d'André Spire auprès desquels il milite pour une poésie de la voix. Mais son dilettantisme du prend progressivement le dessus. Il s'en excuse, du reste²⁹, dans une longue lettre d'août 1912 à René Ghil, qui est un magnifique hommage à la paresse. A la suite de difficultés financières graves, les Lévy rentrent au pays sans qu'aient pu être publiés *El*, *La Geste éparse de Kéhath Ben Lévi* et sa translittération rythmique des *Psaumes*.

²⁷ Voir notre article *Sadia Lévy, un symboliste juif*, dans « Tribune juive », n° 1277-14 avril 1994.

²⁸ En 1909, Marie Laurencin peindra même un magnifique portrait des Lévy, « le poète et sa famille », actuellement au Musée Laurencin de Tokyo.

²⁹ Guy Dugas, *Trois théoriciens de la voix poétique*, in *Voix et création au XXème siècle*, sous la direction de Michel Collomb, Paris, Champion, 1997.

A son retour à Oran, Sadia Lévy se consacre à l'entreprise familiale et à la LICA. Mais il n'abandonne pas pour autant la poésie. Entouré d'un cénacle de jeunes poètes qu'il conseille et aide à l'occasion, il ne cesse d'écrire. Deux recueils de poèmes à forme fixe paraîtront encore – l'un du vivant de l'auteur dans la série des « Treize à la douzaine », l'autre, *Abishag*, après sa mort.

L'œuvre de Sadia Lévy, tant dans le domaine de la poésie que dans celui du roman, est à redécouvrir d'urgence. Des inédits, des correspondances³⁰, de multiples documents restent à exploiter qui montreront le maillon fort que cet écrivain fut, en dépit de sa discrétion entre littérature juive et littérature non juive, et entre littérature maghrébine et littérature française.

2. Des instituteurs-écrivains

Un autre moyen de souligner l'importance de l'action de l'Alliance Israélite universelle dans l'acculturation française des Juifs marocains et tunisiens, équivalente à celle de l'école républicaine en Algérie, consisterait à consacrer une étude aux instituteurs-écrivains. Ainsi seraient réhabilités :

Moïse Nahon

Nommé instituteur à Fès à sa sortie de l'Ecole Normale Israélite Orientale de Paris, Moïse Nahon s'initie à l'agriculture au cours d'un séjour de travail à la ferme-école de Djédeïda, en Algérie. A son retour au Maroc, il quitte l'Alliance pour prendre en gérance une ferme associative dans le Gharb (1910). Il tient une chronique régulière dans le journal « La Vigie marocaine », dont il tirera plus tard deux ouvrages révélateurs de son enthousiasme pour l'action de la France dans ce pays, *Notes d'un colon du Gharb* (1925) et *Propos d'un vieux Marocain* (1930).

Ryvel et Vitalis Danon

Incontestablement plus importante sur le plan littéraire est l'œuvre de ces deux instituteurs en Tunisie (Ryvel, de son vrai nom Raphaël Lévy, dirigea aussi l'école de l'Alliance à Casablanca), associés dans l'entre-deux-guerres à un groupe que nous avons proposé d'appeler « Ecole de Tunis ». D'autant plus qu'à travers des œuvres mi nouvelles-mi romans, comme *L'enfant de*

³⁰ Voir aussi notre article *Sadia Lévy et Robert Randau, histoire d'une amitié*, à paraître chez Edisud dans les *Actes de la journée Randau* d'Aix en Provence

l'oukala (Tunis, éd. la Kahèna, 1931, rééd. Lattès, 1980), *Aron le colporteur* ou *Ninette de la rue du Péché* (La Kahèna, 1933 et 1938) – que je propose ailleurs d'appeler *novella* et dont je tente d'analyser la genèse et la poétique – que l'on ne trouve que chez les Juifs sépharades.

Isaac Knafo

Comme nous l'avons vu à propos de Sadia Lévy, il existe quelques écrivains judéo-maghrébins dont les ayants droit, volontaires et attentionnés, entretiennent pieusement le souvenir et les archives, en attendant leur retour en grâce. Ainsi Isaac Knafo, originaire de Mogador et qui, avant de donner dans le journalisme, enseigna dans plusieurs écoles de l'Alliance au Maroc. Après l'indépendance du Maroc, il émigre en Israël où il ne cesse d'écrire jusqu'à sa mort, sans se préoccuper de publier.

De son vivant, Isaac Knafo publia essentiellement des recueils poétiques (*Les jeux et les rimes*, 1939 ; *Maroquineries*, 1951), mais il est aussi l'auteur prolifique de nombreux vers, de saynètes ou sketches et surtout d'un imposant *Mémorial de Mogador. Nourritures, contes, personnages* (Jérusalem, 1993), que ses héritiers s'emploient à publier les uns après les autres en Israël³¹, avec beaucoup de courage et de ténacité.

3. *Écrivains femmes et féminisme*

1918 : on sort d'une abominable guerre, au cours de laquelle les Bat' d'AF ont versé leur comptant de sang. Veuve ou mère de combattant mort aux tranchées, la femme se trouve brutalement placée devant des responsabilités nouvelles.

Par ailleurs, l'Affaire Dreyfus, encore très présente dans la mémoire de la judaïcité, s'est prolongée à la Colonie d'un fort courant antisémite qui a exacerbé les différences, les sentiments hétérophobes et l'inquiétude des minorités.

Le sort de la Musulmane a toujours fasciné l'Occident, donnant lieu à nombre de récits, plaidoyers ou pamphlets plus ou moins sincères, et surtout plus ou moins sérieux, venant d'Outre Méditerranée.

Mais aux lendemains de la grande guerre, c'est du dedans même de la Colonie que l'on attend des témoignages. Et pourtant, il faudra attendre la

³¹ Outre le *Mémorial*, Asher Knafo a publié *Les Hittériques*, terrible pamphlet anti-nazi versifié, écrit en 1939, que l'auteur avait fait disparaître en 1942, Jérusalem, 1995, et *L'Humour est enfant de poème. Poésie complète*, Jérusalem, 1997.

fin des années trente pour voir naître parmi les musulmans des mouvements de défense et de promotion de la condition féminine. Encore sont-ils d'abord franco-musulmans (1937 : "Union franco-musulmane des femmes d'Algérie") et ne gagneront-ils une autonomie - d'où naîtra une littérature d'auteurs féminins (Djemila Dèbèche, qui lance en 1947 « L'Action, revue sociale féminine littéraire et artistique », Taos Amrouche, après la guerre 1939-45 (1947 : "Union des femmes algériennes", nées du MTLD). Est-il étonnant, dans ces conditions, que les premiers écrivains féministes du Maghreb appartiennent à ces minorités doublement acculturées ?

Correctif sur Maximilienne Heller

Sur la foi de recherches antérieures, notamment celles de Jean Déjeux³², j'avais dans mes précédents travaux associé Maximilienne Heller au corpus des écrivains judéo-maghrébins. Il est temps de me corriger, à la lumière de recherches biographiques plus récentes qui – si elles laissent encore bien des zones d'ombres – font de cet écrivain un membre de la minorité maltaise de l'est algérien.

Originaire de Constantine, Maximilienne Heller – née Fenech – eut en effet une existence de femme émancipée (elle compte avec son frère parmi les pionniers de l'aéronautique en Algérie, et fut pianiste au temps du cinéma muet) et une carrière littéraire assez similaires à celle de Blanche Bendahan ou d'Elissa Rhaïs. Un roman aussi documenté sur les judaïcités algériennes que *La Mer Rouge* (Grasset, 1923) a pu faire penser à une origine juive, encore le nom de son auteur n'ait rien de sépharade.

En réalité, les recherches complémentaires que nous avons menées conduisent à lui attribuer sans doute possible une origine maltaise. Ce qui, au demeurant, n'invalide en rien nos thèses sur les minorités doublement acculturées et leur rôle dans les mouvements féministes.

Il faut dire que Maximilienne Heller avait, à partir de 1920, donné quelques articles passionnées à des revues engagées, telles que *La Voix des Femmes* de la célèbre Séverine. Le militantisme féministe de cet écrivain se conjugue souvent avec son anticolonialisme, des romans comme *La Mer Rouge* ou *Les Hommes de proie* (Fasquelle, 1928) étant, à certains égards, féroces à l'encontre de la colonisation.

³² En particulier dans *Femmes d'Algérie*, *op.cit.*, et sa notice biographique dans *Hommes et destins*

Ces deux écrivaines sont en revanche assurément juives, l'une d'Oran et l'autre de Tanger.

A l'instar d'Elissa Rhaïs et de Maximilienne Heller, la liberté de conduite et de ton de Blanche Bendahan semblent avoir été motif de scandale dans sa communauté et, plus largement parlant, à la Colonie.

Auteur de très nombreux contes et chroniques dans *Le Journal de Tanger*, Elissa Chimenti publie en 1958 *Au cœur du harem*, chronique de l'existence des femmes musulmanes aisées cloîtrées au harem. Son féminisme, ses préoccupations quant au sort de la femme marocaine transparaissent également dans des nouvelles réunies sous le titre *Le Sortilège et autres contes sépharades* (Tanger, Éd. marocaines et internationales, 1964).

4. Poésie judéo-maghrébine

Nous avons déjà souligné dans une longue parallaxe de notre thèse combien la poésie judéo-maghrébine, riche et originale, mériterait une étude à elle seule. Étude qui révélerait du reste les liens intellectuels multiples entretenus entre arabo-musulmans et juifs – de Sadia Lévy conseillant le jeune Jean Sénac à Jules Tordjman aidant Mohammed Khaïr Eddine et Tahar Ben Jelloun débutant. Une universitaire américaine a bien consacré un travail à ces aspects, mais beaucoup reste encore à faire.

Jules Tordjman

Adeptes d'une poésie hermétique et minérale saluée par Léopold Sédar Senghor et Jacques Berque, Jules Tordjman a joué dans les Lettres d'Afrique du Nord un rôle méconnu, souligné en son temps par Emmanuel Roblès³³, et qu'il est aujourd'hui urgent de redécouvrir. C'est le grand oublié des panoramas, des synthèses et des anthologies sur la poésie francophone contemporaine³⁴.

³³ In « Présence francophone », n° 6, printemps 1976

³⁴ Raison de plus pour féliciter Germaine Toesca de lui avoir fait place dans son anthologie. Voir aussi et Guy Dugas, *Jules Torjman*, in « Parcours », et « Cahiers d'Etudes Maghrébines », Cologne.

Quoique la plus jeune des trois poètes que nous nous contenterons de citer ici, c'est elle qui est la plus féconde, avec une œuvre de près de vingt recueils à ce jour (poèmes et nouvelles). Très peu conventionnelle et d'une grande recherche typographique, sa poésie où se perçoit toujours, comme assourdie, une profonde nostalgie de l'enfance et du pays perdu, laisse de plus en plus transparaître le drame d'une conversion non désirée s'opposant à une grande sympathie pour la figure christique (cf *Vertiges d'Apocalypse*, 19). Quelques recherches lui ont déjà été consacrées³⁵.

Claude Bénady

Né de mère chrétienne et de père juif, Claude Bénady établit en quelque sorte le lien spirituel entre les deux précédents. Ses poèmes en prose sont d'une influence plus méditerranéenne que ceux de Jules Tordjman, de facture moins mystique et moins torturée que ceux de Jeanne Benguigui

LES MARQUES D'UN RENOUVEAU

Ce sont bien évidemment les dernières décennies, auxquelles peu de recherches ont encore été consacrées, qui mériteraient les plus longs développements. Faute de temps, nous avons choisi de nous en tenir ici à deux ou trois aspects ou auteurs majeurs de la jeune génération.

1. Retour sur un monde perdu

Il y a près de vingt ans, je concluais ainsi une présentation de l'œuvre de quatre jeunes romanciers judéo-tunisiens :

« Voici venu pour les écrivains juifs d'Afrique du Nord l'heure du retour aux sources, de la plongée vers les racines perdues que l'on aurait garde d'oublier ».

Cette dimension mémorieuse, sinon nostalgique, de l'écriture – qui a parfois permis d'assimiler (trop rapidement à nos yeux) la littérature judéo-maghrébine d'après les indépendances à la production des pieds-noirs – parcourt également, et de manière fort originale, des œuvres plus récentes,

³⁵ Voir le mémoire de maîtrise de Catherine Delage, Université Paul Valéry-Montpellier III, et Lucette Heller in « Cahiers d'Etudes maghrébines ».

comme celles d'Annie Cohen ou d'Hélène Cixous en Algérie, de Nine Moati (*Les Belles de Tunis*, 1983), de Georges Memmi et Colette Fellous en Tunisie, ou encore de Bouganim Ami au Maroc, où il faut noter également l'importance et la richesse de l'œuvre tardive d'Amran El Maleh, qui a déjà donné lieu à certains travaux³⁶.

Parmi celles-ci, il convient d'attirer l'attention sur *L'Homme au basilic* (Paris, L'Harmattan, 1990), roman de Max Guedj passé à peu près inaperçu.

Quant à des écrivains comme Sapho, Chouchana Boukhobza ou Pol Serge Kakon, ils construisent lentement, mais avec une grande cohérence, une œuvre qui, sans rien perdre de sa judéité, vaut avant tout par sa singularité.

2. Permanence de la fantaisie

Jeux de mots, recours au grotesque et au carnavalesque, posture singulière de l'auteur à l'égard de ses personnages et parfois de son lecteur constituent – comme nous avons eu l'occasion de le souligner longuement dans notre thèse et dans d'autres travaux – des traits assez spécifiques à la littérature judéo-méditerranéenne³⁷. Rapport à un usage spécifique d'une langue française dans laquelle, à l'inverse du musulman, le juif maghrébin n'a pas été jeté comme « dans la gueule du loup » (Kateb Yacine), qu'il a au contraire choisi, soigneusement entretenue et qu'il considère de ce fait avec amour et déférence. Or cette poétique, essentielle à nos yeux, s'affirme considérablement parmi ce corpus durant les décennies '80 et '90.

Marco Koskas, qui obtint avec *Balace Bounel* (Ramsay, 1978), roman que j'ai longuement étudié, le très envié prix du Premier roman, persiste dans la même veine fantaisiste: roman itinéraire et utopique, *Destino* (1981) transporte le lecteur de Paris à Jérusalem et de New York à Jéricho, dans les pas d'un moderne juif errant qui, selon l'auteur, « crée, ment, lutte et délire pour tenter enfin de se réconcilier avec lui-même. »

L'Homme de paille (1988) règle quelques comptes avec le père – figure également importante du nouveau roman judéo-maghrébin (voir Chouchana Boukhobza, Annie Cohen, Gille Zenou...), alors que les générations

³⁶ Bouazza Benachir (Paris, L'Harmattan).

³⁷ Outre *Entre Djeha et Cagayous*, voir notre introduction à *Littérature judéo-méditerranéenne*, Sherbrooke, Présence francophone, 44/19.

précédentes (Bénady, Zibi, Georges Memmi..) faisaient surtout place à la mère.

Enfin, *La Position tango* (1990) s'inscrit dans une veine de fantaisie délicieusement érotique (voir Monique Ayoun) qu'il y aurait lieu de comparer avec l'érotisme plus glauque et plus provocateur de jeunes écrivains maghrébins comme Rachid O. ou Karim Nasseri.

Au moment de nos premières recherches sur les littératures judéo-méditerranéennes, Claude Kayat n'avait guère publié que *Mohammed Cohen* (Paris, Le Seuil, 1981) dont nous avons déjà souligné la fantaisie. Ses œuvres suivantes – en particulier l'étrange *Rêve d'Esther* (Paris, La Table ronde, 1989) et surtout le délirant *Hitler tout craché* (Paris, L'Âge d'Homme, 2000) – nous permettent de confirmer qu'il est bien, au même titre que Marco Koskas ou Gil Ben Aych (du moins dans ses deux premiers romans), champion dans cette veine humoristique et fantaisiste.

Humour, fantaisie : à ce niveau-là aussi une étude comparative de l'évolution des littératures maghrébines d'auteurs arabo-berbères ou juif serait, me semble-t-il, intéressante³⁸.

3. Gilles Zenou (1957-1989), une carrière météorique

« Comment évoque-t-on un jeune écrivain plein de talent et débordant d'angoisse qu'on n'a rencontré que dans les signes qu'il a consenti à nous livrer, comme par mégarde et nostalgie ? » s'interroge Elie Wiesel à propos de Gilles Zenou, mort dans un accident de la circulation le 22 janvier 1989.

Fort heureusement il reste une œuvre, abondante et profuse, malgré sa fulgurance : trois romans, un récit fantastique et un recueil de contes, publiés entre 1987 et 1990, formant une œuvre riche et singulière, articulée autour d'une triple quête :

quête du réel, amour de la vie, de ses contradictions et de ses mystères. A l'instar de son double, Elie Shamash, héros de *La Désaffection* (Paris, Noël Blandin, 1990), Gilles Zenou apparaît comme un adolescent, fugueur ou vagabond, « éternellement en quête d'étrangeté, de sensualité », mais aussi de vérité, de sens à conférer à l'existence ;

quête d'une identité. *Le livre des cercles* raconte la difficile enquête d'un fils désireux de retrouver la trace d'un père disparu de la quiétude familiale à

³⁸ Sauf erreur de ma part, elle a, du reste, été entreprise par mon étudiante Fatiha Chouali, à travers les œuvres de Fouad Laroui.

la mort à Venise, en passant par une retraite au sein d'une yechiva, et un séjour dans les bras d'une prostituée au grand cœur, Raphaël accomplira très exactement, sans même s'en rendre compte, l'itinéraire paternel. Quête d'identité, quête de paternité – « nous sommes les maillons d'une chaîne perpétuelle, chaîne des vivants et des morts qui depuis des siècles nous entoure. Nous sommes de voyageurs fatigués qui oublièrent la blessure d'où ils naquirent pour entrer dans la nuit. » ;

quête, parfois obsessionnelle, de la fin, de la fuite, de la disparition, partout présentes dans les œuvres qui – quelles qu'en soit le genre – s'achèvent le plus souvent par une mort. Mort des individus, fin des existences, ou disparition de l'enfance – mort d'un univers surtout, et d'une communauté condamnée à ne revivre dorénavant que dans la mémoire et l'écriture : « Il y eut dans ma vie trois mots sacrés : juif, corps, écriture. » (Marco Koskas, *Mektoub*).

CONCLUSION

Cette contribution relève du chantier, de la mise à jour d'un dossier ouvert il y a maintenant un quart de siècle. Or comment conclure un chantier ? Par sa définition même, la littérature, toujours en marche, toujours en avance sur le critique, l'exégète ou l'historien de la littérature, défie celui qui veut la saisir dans son mouvement. Je ne prétends que prolonger ici certaines pistes ouvertes dans de précédents travaux, en ouvrir quelques autres aux jeunes chercheurs. Seront-elles fructueuses ; je l'ignore. En tout cas, cette étude fait preuve qu'au même titre que la littérature maghrébine d'auteurs arabo-berbères, la littérature judéo-maghrébine d'expression française se porte bien et a probablement encore de beaux jours devant elle. Paradoxalement sans doute – car combien de Juifs reste-t-il au Maghreb et quelle mémoire peuvent en garder les jeunes générations ? –, mais de manière réconfortante ; allons bon, toute littérature demeure bien domaine de l'imagination et de la réinvention !